

Catherine Fradier

Cristal Défense



Du même auteur

UN POISON NOMMÉ RWANDA, roman, *Baleine*

LES CARNASSIÈRES, roman, *Baleine*

LE BÂTON DE SOBEK, roman, *Jotim*

PAS DE CAVIAR POUR MOULARD, roman, *L'Aube*

À L'OMBRE DE L'AQUEDUC, roman, *L'Aube*

À LA RECHERCHE D'ELSA, roman, *Nykta*

LA COLÈRE DES ENFANTS DÉCHUS, roman, *Après la lune*

CAMINO 999, roman, *Après la lune*

L'auteur a reçu le soutien de la Région et de la DRAC Rhône-Alpes pour l'écriture de ce roman.

ISBN : 978-2-84626-224-8

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert
www.audioble.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audioble.com

À Bernard

Les vitres fumées du building se reflétaient en lueurs fantomatiques sur la pellicule d'eau qui couvrait le parvis, jeu de miroirs soudain déformé par le pas d'un homme en combinaison de travail estampillée Euroclean. Il portait un lourd bidon qu'il chargea à l'arrière d'un utilitaire marqué au même logo. Une trentaine de mètres plus loin, deux hommes, l'un crâne rasé et l'autre cheveux gris coupés en brosse, attendaient dans une voiture en stationnement, observant l'employé arrimer le bidon contre la paroi de l'utilitaire. Après avoir vérifié que la sangle était bien tendue, l'employé retourna vers l'immeuble pour récupérer un autre bidon.

Sans bruit, les deux hommes sortirent du véhicule et le suivirent en courant, silencieux et lestes malgré leur corpulence. Le crâne rasé dissimulait une batte de baseball contre son bras. En blousons et treillis sombres, leurs silhouettes se fondaient dans le camaïeu gris de la nuit. L'employé perçut leur présence au moment où ils lui agrippèrent un bras. Un coup sec et violent du plat de la main sous le menton brisa son cri dans un claquement de mâchoire. Ils l'entraînèrent au fond du hall, franchirent une porte et dévalèrent un escalier qui s'enfonçait dans le sous-sol.

Au niveau de la chaufferie, le cheveux en brosse plaqua l'employé contre le mur, le bâillonna à l'aide d'une large bande de scotch transparent qu'il déchira d'un coup de dents, tandis que son comparse descendait la glissière de la combinaison de travail. L'homme gesticulait plus qu'il ne se débattait, roulant des yeux vitreux de l'un à l'autre, implorant la pitié pour un pauvre type qui travaillait la nuit contre un salaire de survie.

Le ronflement de la chaudière couvrait ses grognements inutiles, étouffés par le bâillon. Quand il ne lui resta sur le dos qu'un caleçon, un tee-shirt immaculé et des chaussettes de tennis, il tomba à genoux sur le béton. La ranger coquée du crâne rasé l'envoya valdinguer contre le mur, un second coup de pied le fit basculer dos contre terre. Le crâne rasé empoigna alors la batte, leva les bras et l'abattit sur les tibias nus. Un soubresaut accompagna le craquement d'os dans un hurlement ventral. L'homme perdit connaissance à la troisième frappe. À la quatrième, le cheveux en brosse retint son mouvement et essuya la batte sur le tee-shirt blanc de l'homme à terre, qu'il macula de sang mêlé de fragments d'os.

Visiblement satisfait du travail accompli, le crâne rasé remonta son ceinturon d'un geste mécanique et donna le signal du départ d'un mouvement de la tête.

Ils n'avaient pas échangé un mot.

Vêtu de la combinaison Euroclean, brosse dissimulée sous une casquette, l'agresseur, un bidon à la main, franchit le sas d'un hall dont les lignes épurées rivalisaient de fausse sobriété avec le marbre gris et les larges baies serties d'aluminium. Sur toute la largeur du mur, un néon à la lumière glacée affichait Alta Biotechnologies.

L'air méfiant, un vigile assis derrière un comptoir observait l'agent d'entretien qui s'avançait vers lui.

— Alfred ne vient pas ?

— Il a eu un malaise, je le remplace.

— Rien de grave ?

— Non, il sera vite sur pied.

— Faut qu'on vous accompagne ?

— Inutile, je connais les lieux. Alfred m'a déjà emmené ici.

Le vigile posa les doigts sur un clavier, effleura des yeux le badge sur la combinaison et consulta sa montre.

— C'est comment votre nom ?

— Verdier. Daniel Verdier.

Plus haut dans les étages, Daniel Verdier poussait un chariot d'entretien au milieu d'une enfilade de box cloisonnés à mi-hauteur. Des petits tubes bleu fluo, spongieux et aux extrémités arrondies, flottaient sur tous les écrans plats des bureaux high-tech. Sans doute l'une de ces bactéries inactivées par Alta Biotechnologies.

Verdier immobilisa le chariot dans un bureau plus grand et, contrairement aux autres, pourvu d'une porte et de cloisons vitrées jusqu'au plafond. Le bureau d'un chef.

Verdier décrocha un aspirateur du chariot, le brancha et se mit à le passer tout en évaluant l'ordinateur et ses périphériques. Il arrêta l'appareil, attrapa un chiffon et un spray puis sortit de sa poche de poitrine une clé USB qu'il connecta à l'unité centrale après avoir balayé d'un regard tout l'étage. Sans lâcher le chiffon, il entra un mot de passe, sélectionna un dossier et cliqua. Un sablier indiqua que la manœuvre de chargement allait prendre moins de deux minutes.

Tout en surveillant l'écran et les travées de box, il promena le chiffon sur les surfaces planes dans l'environnement immédiat de l'ordinateur.

... Luc Vansteekiste, administrateur de la société financière Bois sauvage et du groupe bancaire Fortis, a été mis en examen pour délit d'initié et placé en détention, d'après un communiqué du parquet de Bruxelles...

Les échos du mur d'images constitué d'une vingtaine d'écrans calés sur des chaînes économiques et d'information du monde entier butèrent contre la porte qu'on refermait sur la salle de débriefing aux murs aveugles. Autour d'une large table ovale étaient assis les deux femmes et les trois hommes qui composaient le premier cercle de l'Agence de sécurité économique. Éléonore de Coursange, directrice de l'Agence surnommée Léo par ses plus proches collaborateurs, pianota sur le clavier d'un ordinateur portable. Une photo des bâtiments d'Alta Biotechnologies apparut sur les écrans placés devant chacun des participants, Karl Saint-Léger, Éric Laville, Igor Sokolov et Latifa Boubaker. Ils constituaient à cinq l'élite de la war room chargée de la protection du fleuron des entreprises nationales.

Léo prit la parole.

— Alta, petite société de biotech entrée il y a dix ans dans le giron de Gilmartin Pharma, industrie pharmaceutique

française, spécialisée dans le traitement des maladies auto-immunes.

Elle appuya sur une touche. Sur les écrans s'afficha une photo des bâtiments de Gilmartin Pharma.

— Alta développe actuellement un anticorps monoclonal destiné au traitement de certaines formes de leucémies.

Photo d'un enfant au crâne lisse couché dans un lit d'hôpital.

— Cette nouvelle entité moléculaire, le VilmoX, est le fruit de dix années de travail pour un coût total de 800 millions d'euros.

Photo de chercheurs travaillant dans un laboratoire.

— L'entreprise a lourdement investi pour développer le VilmoX et compte sur un rendement annuel de 300 millions d'euros pour redresser ses comptes. Cependant...

Photo de gélules bleu et vert sur un tapis roulant.

— ... la mise sur le marché du VilmoX est compromise par le vol de la première série d'essais cliniques.

Photo d'une femme avalant un médicament.

— Un accident, dû à une réaction biologique de nature immunitaire et qui n'avait pas été observée lors des essais préalables sur des lapins et des singes, a déclenché un relargage foudroyant par les lymphocytes T de cytokines, molécules clés du système immunitaire. Les six volontaires sains sont toujours dans le coma. C'était il y a trois ans.

Photo d'un service de réanimation.

— Cette réaction spécifique de l'espèce humaine a été aussitôt corrigée; les deuxième et troisième vagues d'essais cliniques ont confirmé cet ajustement.

Photo de la femme dans le coma.

Léo dévisagea chacun de ses collaborateurs, observant une pause avant d'énoncer ce qu'elle attendait d'eux. Les quatre agents étaient concentrés, conscients des enjeux qui se profilaient.

— La mission de l'Agence est de retrouver le protocole de

ces premiers essais cliniques. Il est inconcevable qu'ils soient rendus publics. Il en va de la survie de ce groupe qui, je vous le rappelle, emploie 6 500 salariés.

Photo prise par une caméra de surveillance de l'agresseur à la casquette, le visage en partie dissimulé par la visière, chiffon à la main dans les bureaux d'Alta Biotechnologies.

— Edgar Lasserre, dirigeant de Cougar Corporation, une officine d'intelligence économique aux méthodes musclées et très discutables. La combinaison qu'il porte est celle d'un pauvre garçon qui ne remarquera pas avant quelques mois avec des broches dans les tibias.

Éric Laville s'étonna.

— Il opère lui-même sur le terrain ?

— Il aime ça.

Photo de l'agresseur au crâne rasé marchant sur un trottoir.

— Son adjoint, Marc Peyrat, qu'il connaît depuis l'armée. Tous deux ont servi dans la Légion étrangère. Très jeune, Lasserre a un temps appartenu au Service 7.

— L'unité spéciale du SDECE¹ qui menait des opérations illégales sur le sol français, précisa Éric. Beau pedigree !

Léo enchaîna.

— Lasserre a pour collaborateurs une secrétaire, Élise Villeton, dévouée corps et âme à son employeur, et deux analystes affectés à la veille. De simples fouineurs. Les affaires tordues, c'est Lasserre et Peyrat qui s'en chargent. Acquisition d'informations noires, intrusion, vol de données sensibles, intoxication, désinformation et passage à tabac quand les circonstances s'y prêtent. Rien ne les arrête.

— On ne les a jamais coincés ? demanda Latifa Boubaker.

— La DCRI les a dans le collimateur mais ils sont très malins. Et dangereux.

1. Le SDECE a été remplacé en 1982 par la DGSE, la Direction générale de la sécurité extérieure.

Igor Sokolov écoutait tout en vissant une minuscule pièce de métal dans une autre en plastique de couleur chair.

— Il paraît même que Lasserre est un Macédonien, commenta l'informaticien sans lever le nez.

Le léger accent d'Igor pouvait laisser croire qu'il était originaire de l'est de la France. Une moue dubitative déforma le joli minois de Latifa.

Éric ébaucha un sourire, déviant la fine cicatrice qui lui barrait la joue, et allongea les bras, index tendus et pouces à la verticale.

— Il a la faculté de tirer des deux mains en même temps.

— Igor a forcé le système informatique de Cougar mais n'a rien trouvé, poursuivit Léo. On suppose que les données sont stockées sur un poste indépendant ou bien, tout simplement, restées sur la clé USB. Nous devons les retrouver.

Elle appuya sur une touche. Photo d'un immeuble haussmannien.

— On infiltre Latifa. L'objectif: un état des lieux du contrôle d'accès et des systèmes de sécurité en vue d'une intrusion la nuit prochaine. On a intercepté les communications de Lasserre, il voit son contact demain midi. Nous devons récupérer les essais avant ce rendez-vous.

— Ma légende? demanda Latifa.

Un texte remplaça la photo de l'immeuble. Léo enchaîna.

— Vous vous appelez Samya Lamari, française d'origine marocaine. Vous étiez inscrite dans une école privée d'informatique du Val-de-Marne, mais vous avez été virée pour avoir piraté le réseau des radars et effacé les données de quelques milliers de contrevenants. Vous avez été condamnée à vingt-quatre mois de prison, peine que vous avez purgée à Fresnes avec une remise de six mois pour bonne conduite. Votre élargissement a eu lieu le mois dernier. Vous êtes un as de l'informatique. On peut d'ailleurs trouver sur Google l'énoncé de vos exploits.

Latifa parcourut le dossier.

— Igor me couvre toujours de la même façon ?

Igor leva le bras pour montrer la petite pièce en plastique couleur chair.

— Même mieux ! Un émetteur-récepteur de la génération denarius insensible au brouillage. Tu seras en liaison directe avec Enterprise.

Il le posa sur la table et poussa vers Latifa un pendentif en argent avec une pierre noire au centre.

— Ce magnifique petit bijou que j'ai entièrement conçu est équipé d'un appareil photo numérique miniaturisé. Il suffit d'appuyer là, sur le côté.

Latifa effleura une aspérité à peine visible dans le bijou puis le passa autour de son cou.

— Et ma couverture ?

— Vous cherchez un job, reprit Léo en consultant sa montre. Votre entretien d'embauche est à 11 heures. Nom de l'opération : Nuit féline. Autre chose, Latifa ?

— Toujours rien sur les épingles et les trombones ? demanda la jeune femme faussement enjouée.

Léo sourit et observa ce petit bout de femme passionnée par les histoires d'espionnage, réelles comme fictives. Pas une ne lui était inconnue. Elle connaissait toutes les répliques des films et des ouvrages appartenant au genre et, s'il avait existé, son premier livre aurait été *Oui Oui à Berlin-Est*.

Igor, pour qui la seule littérature était celle qui parlait informatique, se leva en marmonnant que la culture, c'était comme les mûres, ça finissait par bleuir la langue. Un de ces dictons prétendument russes et dont personne ne comprenait le sens profond.

Éric et Karl tergiversaient sur le titre de l'œuvre que citait Latifa, admettant que c'était bien John Le Carré.

— Non, Karl, tu te trompes, c'est quand Leamas se trouve en RDA avec Fiedler qu'il parle des trombones.

Latifa allait intervenir, Léo l'en empêcha.

— Laissez-les mariner et allez au dressing. Josépha vous attend, je l'ai briefée sur votre tenue.

Léo sortit de la salle, Karl sur ses talons.

— Alors hier, c'était comment ?

— Moyen, j'ai terminé troisième. Manque de travail, m'a reproché mon entraîneur.

— Fais-toi installer des cibles au sous-sol, tu pourrais t'entraîner entre deux dossiers.

— Non, c'est fini, Karl. Bientôt cinquante ans, faut que j'arrête de faire comme si j'en avais trente.

— Mais tu as trente ans, Léo. Trente ans dans ta tête, dans tes muscles, dans ton corps. Et puis le tir à l'arc, on peut en faire toute sa vie.

— Il n'y a pas que ça. Soixante-dix heures par semaine à l'Agence, je n'arrive plus à dégager suffisamment de temps.

Elle conclut la conversation d'un geste désabusé.

— Il faut parfois savoir se résigner.

Latifa marchait d'un pas rapide, en jean moulant, chemisier marine et spencer blanc, le pendentif en argent glissé dans l'échancrure. Deux jeunes se retournèrent sur son passage en sifflant. Elle les ignora et stoppa sans hésiter devant une porte en bois massif aux cuivres rutilants, appuya sur un bouton, poussa le lourd battant. En souplesse, elle gravit les escaliers de pierre couverts d'un tapis rouge pour s'arrêter devant l'unique appartement du deuxième palier, sobrement identifié par une plaque: Cougar Corporation. Au plafond, dans l'angle du mur, une caméra surveillait l'entrée. Latifa lui adressa un clin d'œil après avoir sonné. Un dé clic à peine audible l'autorisa à entrer.

En face dans le bureau, Élise Villeton l'annonçait au téléphone: « Elle est arrivée. » La secrétaire raccrocha et lui indiqua une porte.

— Allez-y, il vous attend!

Mains posées à plat sur le bureau, Edgar Lasserre promena son regard sur le corps de Latifa puis la fixa de ses yeux gris sévères. Marc Peyrat, le crâne luisant, se tenait debout à côté de lui. Du menton, il lui désigna une chaise. L'accueil n'était pas des plus chaleureux et Latifa y répliqua en mastiquant son chewing-gum.

— Bonjour Messieurs, dit-elle en s'asseyant, un brin provocatrice.

Edgar Lasserre ne lui laissa pas le temps de gagner davantage de terrain. Il demanda brutalement :

— Vous avez fait comment ?

— J'aurais pu forcer vos firewalls avec une Nintendo. Vous êtes très négligent pour quelqu'un qui prétend s'occuper de la sécurité des autres.

Elle avait répondu sur le même ton, ce qui parut agacer Lasserre.

— Vous vous foutez de moi, même les spécialistes de la DCRI s'y sont cassé les dents.

— Les attaques évoluent tous les jours, Monsieur Lasserre, et vous avez trois mois de retard. Il y a des failles dans votre système. Cela dit, il m'a fallu une certaine dose d'ingéniosité pour les trouver.

Lasserre jeta un regard oblique en direction de Peyrat puis parcourut le CV posé devant lui.

— Pourquoi Cougar Corporation ?

— Vous avez les moyens de vous payer une pro comme moi et vous n'êtes pas regardant sur les méthodes.

— Il n'y a que l'argent qui vous motive ?

— Parce qu'il existe d'autres sources de motivation ? demanda Latifa avec candeur.

Edgar Lasserre réprima un sourire, relâchant d'un demi-cran l'atmosphère plombée du bureau.

— Vous êtes d'accord pour faire un essai ?

— Quand ?

— Venez !

Tandis qu'elle le suivait dans un autre bureau, Latifa photographia discrètement les caméras de surveillance et de détection de mouvements couplées aux capteurs thermiques et de vibration fixés au plafond dans des minidômes. Par une porte entrouverte qui donnait sur un cagibi sans fenêtre, elle aperçut une fille aux allures d'étudiante en train d'assembler

sur la vitre d'un scanner les bandes d'un document passé par un destructeur de papier. Edgar Lasserre n'usurpait pas sa réputation de fouille-merde.

Une chaise, une table, un ordinateur portable, une souris, une imprimante et un destructeur de papier étaient les seuls objets de la pièce. Lasserre se retourna, la dominant de toute sa corpulence, et lui tendit une feuille pliée en quatre qu'il retint aussitôt, la paume de l'autre main ouverte.

— Votre téléphone s'il vous plaît.

Le visage fermé, Latifa glissa la main dans la poche de son jean et le lui remit d'un geste sec. Il appuya sur plusieurs touches, comme à la recherche de quelque chose, puis demanda sans quitter des yeux l'écran du mobile :

— C'est qui Guattaca ?

— Mon conseiller d'insertion et de probation. Il m'adore.

L'air satisfait, Lasserre lui rendit le téléphone et la feuille pliée en quatre. Latifa la déplia, lut les quelques mots griffonnés puis releva vivement la tête.

— Et pourquoi pas le Pentagone! ?

Lasserre reprit la feuille et l'introduisit dans le destructeur qui la transforma en confettis.

— Vous m'avez affirmé que vous étiez un génie. Prouvez-le. Et attention ! S'ils remontent jusqu'ici, je dis que vous l'avez fait sans mon accord et vous retournez direct à Fresnes. C'est compris ?

Latifa approuva d'un signe de tête.

— Vous voulez savoir quoi au juste ?

— Ce qu'ils ont sur moi et sur Cougar. C'est tout. Je suis parvenu à gruger le contrôle d'accès au niveau de l'identification, mais je suis bloqué par leur système d'authentification.

Latifa s'assit devant l'ordinateur et commença à pianoter sur le clavier tandis que Lasserre attendait derrière la chaise. Elle s'interrompit subitement, se leva et ouvrit grand la porte.

— Vous sortez, dit-elle à voix basse. Et personne n'entre dans la pièce. À aucun moment. Sinon je pars sur-le-champ.

Edgar Lasserre la jaugea un instant, hocha la tête et sortit sans un mot. Latifa referma la porte derrière lui, inspecta les murs, les angles et le plafond, s'assit devant l'ordinateur, et, du bout de la langue, fit une boule de son chewing-gum qu'elle colla sur la minuscule webcam incrustée au-dessus de l'écran. Elle glissa ensuite son index le long de son oreille gauche couverte par une cascade de cheveux bruns et bouclés.

— Spock à Enterprise. J'y suis, murmura-t-elle. La cible : la DCRI.

Très proche, la voix d'Igor se fit entendre dans son oreille. Il lui parlait depuis un fourgon banalisé garé un peu plus bas dans la rue, non loin des fenêtres de Cougar. Des écrans, des ordinateurs, des systèmes d'interception et d'intrusion, une technologie de pointe au service de l'infoguerre.

— Avec token, évidemment ! Un instant. J'y suis. Tu cliques sur accès réservé. Oui. Et sur l'icône cadenas.

Latifa s'exécuta. Quatre zones de cinq chiffres s'affichèrent. Sans le token, elle aurait mis vingt siècles.

— Enterprise, j'ai un challenge.

— Lis la séquence.

— 47231 55027 97024 12071

Au bout de quelques secondes, Igor ordonna :

— Saisis le mot de passe temporaire. Zone un : 29803. Zone deux : 72893. Zone trois : 22180. Zone quatre : 78915.

Sur l'écran, le système lui indiqua l'heure de la dernière connexion. L'accès était autorisé. Elle entra le nom d'Edgar Lasserre.

Latifa attendait tandis qu'Edgar Lasserre parcourait le document où était imprimée sa photo : la même tête de mercenaire avec quelques cheveux supplémentaires sur les tempes, accompagnée d'un déroulé d'activités à l'image du

bonhomme. Armée, missions à l'étranger, barbouzeries et suspensions d'opérations tordues sous couvert de Cougar Corporation. Pendant qu'il lisait et hochait la tête, Latifa tripotait son pendentif. Une caméra dans l'angle du mur, un lecteur de badge près de la porte.

Edgar Lasserre glissa le document sous le sous-main.

— Ils sont forts, mais pas encore assez malins.

Tout sourire, il s'enfonça dans son fauteuil, mains croisées sur l'estomac.

— Trois mille nets, plus les frais et la voiture.

Latifa le fixa, visiblement désappointée.

— Je ne fais pas la manche, Monsieur Lasserre. Si vous voulez vous payer un joueur de première division, faut y mettre le prix.

Sur ce, elle tourna les talons et ouvrit la porte du bureau. Lasserre se redressa vivement et pointa un index menaçant dans sa direction.

— Toi, t'es une emmerdeuse ! Combien ?

... le constructeur aéronautique Commercial Aircraft Corporation of China espère réunir ce dernier semestre jusqu'à 90 commandes pour son C919, le futur avion gros-porteur chinois livrable en...

Dans la salle de débriefing, Léo, Karl, Éric, Igor et Latifa assis autour de la table ovale regardaient chacun leur écran. Latifa appuya sur une touche. Photo mal cadrée du lecteur de badges.

— Un Cerberus! annonça Éric. Le top du contrôle d'accès. Montre-nous les serrures de la porte d'entrée, Latifa.

Elle s'exécuta et sélectionna deux photos.

Éric les scruta un moment, allant de l'une à l'autre.

— Les serrures sont télécommandées par le contrôle d'accès, il faudra donc prendre à distance la main sur le Cerberus. Dans ce système, il existe une backdoor pour la maintenance, on va l'exploiter. Igor, tu l'as déjà fait.

Léo consulta sa montre.

— Début des opérations à minuit et quarante-cinq minutes. Je vous rappelle qu'il s'agit de copier l'intégralité des disques durs des unités qui ne sont pas reliées au réseau, de piéger les fichiers relatifs aux essais cliniques, de piéger toutes les copies sur support numérique et de récupérer les

supports papier s'il y en a. En souhaitant que cette dernière option ne soit pas validée car elle révélerait l'intrusion. Igor en profitera pour poser des sniffers, histoire d'avoir l'œil sur les activités de Cougar en attendant de les coincer. Et naturellement, il faut retrouver la clé USB, celle dont s'est servi Lasserre au moment du vol chez Alta. Au travail, Messieurs!

Alors qu'ils quittaient la salle de débriefing, Shakila Singh, une analyste du deuxième cercle d'origine indienne, intercepta discrètement Igor. La moitié de son visage était rouge et fripée, et l'orbite de l'œil recouvert par une paupière définitivement close.

— Monsieur Sokolov, on vous attend sur le parking.

— Qui?

Elle lui décocha un sourire désolé, Igor lui posa une main sur l'épaule.

— Je vois... Merci Shakila.

Igor traversa une enfilade de bureaux séparés par du matériel électronique et informatique sophistiqué. Des hommes et des femmes, analystes, juristes et linguistes, travaillaient devant les écrans. Aucune fenêtre. Les lieux étaient enterrés et protégés par une cage de Faraday qui bloquait toutes les ondes électromagnétiques. Il longea un couloir, s'arrêta devant un ascenseur, appliqua la paume de sa main sur la borne. Les portes s'ouvrirent, il entra dans la cabine.

Trois étages plus haut, il sortit dans un large couloir carrelé de blanc qui contrastait avec les sous-sols ombreux. Il le remonta, franchit un vaste hall clair et lumineux que baignait le soleil filtré par les velux.

Derrière les vitres blindées d'un « bocal » de trente mètres carrés, quatre hommes en uniforme d'agent de sécurité s'activaient face à un mur d'images. Ils travaillaient pour Alpha Protection, société spécialisée dans la protection des biens et

des personnes et site couverture pour l'Agence de sécurité économique dont les locaux étaient accessibles soit par l'entrée d'Alpha Protection, soit par un souterrain réservé aux véhicules.

La société couverture disposait ainsi d'un centre de télésurveillance et de plusieurs équipes de vigiles et de protection rapprochée qui, à l'occasion, donnaient un coup de main aux membres de l'Agence. Pour le personnel d'Alpha Protection, l'Agence était une société de renseignement privée. Seul le directeur, un certain Alain Dalibot, savait que, quelque part dans la banlieue sud de Paris, la structure travaillait pour le gouvernement.

Au milieu du parking où s'alignaient des véhicules frappés du logo d'Alpha Protection, un homme en costume noir et chemise blanche, lunettes de soleil sur le nez, attendait devant une limousine. Le 115CD sur fond vert de la plaque d'immatriculation désignait la fonction de diplomate russe de l'occupant du véhicule.

Comme le chauffeur ouvrait la portière, Igor lui tapota la poitrine, percevant sous ses doigts la crosse d'un pistolet.

— Bonjour Sergueï, toujours bien couvert à ce que je vois. Et il s'engouffra dans la voiture.

Igor prit place sur l'une des deux banquettes. Face à lui se tenait un homme élégamment vêtu, cheveux blanc neige coiffés en arrière. Il détaillait le pantalon orange, la chemise jaune, l'écharpe chamarrée de vert et de rose que portait Igor.

— Ton employeur te permet de t'accouttrer de cette façon ? lui demanda-t-il en russe.

Igor lui répondit dans la même langue.

— Bonjour Papa. Que me vaut l'honneur de ta visite ?

Le diplomate arrangea un bouton de manchette, vérifia ses ongles.

— Ta mère et moi partons pour trois semaines aux États-Unis. Compte tenu de tes dernières frasques, inutile de te

dire qu'il a fallu négocier certains aspects de mon voyage, notamment la suppression de mon nom sur la no-fly list¹. Quelle humiliation!

— Qu'as-tu négocié? demanda Igor avec méfiance.

— Ils voulaient savoir où tu travaillais.

— Que leur as-tu dit?

— La vérité, tout simplement.

Le regard du diplomate effleura les bâtiments. Deux agents de sécurité accompagnés d'un chien muselé descendaient les marches.

— J'ai dit que tu étais vigile pour Alpha Protection et que tu ne touchais plus aux ordinateurs.

Un sourire pincé erra sur ses lèvres.

— Mais je ne suis pas certain qu'ils m'aient cru. Pourtant, c'est bien ce que tu es, n'est-ce pas?

— Toujours égal à toi-même Papa. La fin justifie les moyens, quels qu'ils soient. Comment vont mes sœurs?

— Vera s'est installée pour quelque temps sur les hauteurs de Nice avec son mari. Une belle maison.

— Ses affaires?

— Prospères, il me semble...

Igor devint sarcastique.

— Ta fille est mariée à un des plus gros trafiquants d'armes et c'est tout l'effet que ça te fait?

— Je ne suis pas certain que tu sois le mieux placé pour parler de probité, rétorqua le diplomate. Quant à Elena, elle est repartie en Tchétchénie.

Son visage se ferma soudain.

— Chaque fois que je reçois un appel de Russie, je pense que c'est le journal...

En silence, Igor observa un moment son père puis souleva ses fesses de la banquette. Il se pencha et l'embrassa sur la joue.

1. Liste noire des individus interdits d'accès sur le sol des États-Unis.

— Passe un agréable séjour chez nos amis américains, Papa.
Le diplomate esquissa un geste.

— J'embrasse ta mère...

La phrase resta en suspens, la portière se referma sur Igor.